

## CHAPITRE V.

*Klopstock.*

IL y a eu en Allemagne beaucoup plus d'hommes remarquables dans l'école anglaise que dans l'école française. Parmi les écrivains formés par la littérature anglaise, il faut compter d'abord cet admirable Haller, dont le génie poétique le servit si efficacement, comme savant, en lui inspirant plus d'enthousiasme pour la nature, et des vues plus générales sur ses phénomènes; Gessner, que l'on goûte en France, plus même qu'en Allemagne; Gleim, Ramler, etc., et avant eux tous Klopstock.

Son génie s'étoit enflammé par la lecture de Milton et de Young; mais c'est avec lui que l'école vraiment allemande à commencé. Il exprime d'une manière fort heureuse, dans une de ses odes, l'émulation des deux muses.

“ J’ai vu..... Oh! dites-moi, étoit-ce le pré-  
“ sent, ou contemplois-je l’avenir? J’ai vu  
“ la muse de la Germanie entrer en lice  
“ avec la muse anglaise, s’élançant pleine  
“ d’ardeur à la victoire.

“ Deux termes élevés à l’extrémité de la  
“ carrière se distinguoient à peine, l’un om-  
“ bragé de chêne, l’autre entouré de pal-  
“ miers (1).

“ Accoutumée à de tels combats, la  
“ muse d’Albion descendit fièrement dans  
“ l’arène; elle reconnut ce champ, qu’elle  
“ parcourut déjà dans sa lutte sublime avec  
“ le fils de Méon, avec le chantre du Capi-  
“ tole.

“ Elle vit sa rivale, jeune, tremblante,  
“ mais son tremblement étoit noble: l’ar-  
“ deur de la victoire coloroit son visage, et  
“ sa chevelure d’or flotloit sur ses épaules.

“ Déjà, retenant à peine sa respiration  
“ pressée dans son sein ému, elle croyoit en-  
“ tendre la trompette, elle dévorait l’arène,  
“ elle se penchoit vers le terme.

“ Fièvre d’une telle rivale, plus fièvre d’elle-

(1) Le chêne est l’emblème de la poésie patriotique, et le palmier celui de la poésie religieuse qui vient de l’Orient.

“ même, la noble anglaise mesure d’un re-  
“ gard la fille de Thuiskon. Oui, je m’en  
“ souviens, dit-elle, dans les forêts de chênes,  
“ près des bardes antiques, ensemble nous  
“ naquîmes.

“ Mais on m’avoit dit que tu n’étois plus.  
“ Pardonne, ô muse, si tu revis pour l’im-  
“ mortalité ; pardonne-moi de ne l’apprendre  
“ qu’à cette heure. . . . Cependant je le  
“ saurai mieux au but.

“ Il est là... le vois-tu dans ce lointain ?  
“ par-delà le chêne, vois-tu les palmes, peux-  
“ tu discerner la couronne ? tu te tais...  
“ Oh ! ce fier silence, ce courage contenu,  
“ ce regard de feu fixé sur la terre. . . . je le  
“ connois.

“ Cependant. . . pense encore avant le  
“ dangereux signal, pense. . . n’est-ce pas  
“ moi qui déjà luttai contre la muse des  
“ Thermopyles, contre celle des Sept Col-  
“ lines ?

“ Elle dit : le moment décisif est venu, le  
“ héraut s’approche : O fille d’Albion, s’écria  
“ la muse de la Germanie, je t’aime, en t’ad-  
“ mirant je t’aime. . . . mais l’immortalité, les  
“ palmes me sont encore plus chères que toi.

“ Saisis cette couronne, si ton génie le veut ;

“ mais qu’il me soit permis de la partager  
“ avec toi.

“ Comme mon cœur bat.... Dieux im-  
“ mortels... si même j’arrivois plus tôt au  
“ but sublime... oh ! alors tu me suivras de  
“ près... ton souffle agitera mes cheveux  
“ flottants.

“ Tout à coup la trompette retentit, elles  
“ volent avec la rapidité de l’aigle, un nuage  
“ de poussière s’élève sur la vaste carrière ;  
“ je les vis près du chêne, mais le nuage  
“ s’épaissit, et bientôt je les perdis de vue.”

C’est ainsi que finit l’ode, et il y a de la  
grace à ne pas désigner le vainqueur.

Je renvoie au chapitre sur la poésie alle-  
mande l’examen des ouvrages de Klopstock  
sous le point de vue littéraire, et je me borne  
à les indiquer maintenant comme des actions  
de sa vie. Tous ses ouvrages ont eu pour  
but, ou de réveiller le patriotisme dans son  
pays, ou de célébrer la religion : si la poésie  
avoit ses saints, Klopstock devrait être  
compté comme l’un des premiers.

La plupart de ses odes peuvent être con-  
sidérées comme des psaumes chrétiens, c’est  
le David du Nouveau Testament que Klop-  
stock ; mais ce qui honore sur-tout son ca-

ractère, sans parler de son génie, c'est l'hymne religieuse, sous la forme d'un poème épique, à laquelle il a consacré vingt années, *la Messiade*. Les chrétiens possédoient deux poèmes, l'Enfer, du Dante, et le Paradis Perdu, de Milton : l'un étoit plein d'images et de fantômes, comme la religion extérieure des Italiens. Milton, qui avoit vécu au milieu des guerres civiles, excelloit sur-tout dans la peinture des caractères, et son Satan est un factieux gigantesque, armé contre la monarchie du ciel. Klopstock a conçu le sentiment chrétien dans toute sa pureté ; c'est au divin Sauveur des hommes que son ame a été consacrée. Les Pères de l'Église ont inspiré Le Dante ; la Bible, Milton : les plus grandes beautés du poème de Klopstock sont puisées dans le Nouveau Testament ; il sait faire ressortir de la simplicité divine de l'Évangile un charme de poésie qui n'en altère point la pureté.

Lorsqu'on commence ce poème, on croit entrer dans une grande église, au milieu de laquelle un orgue se fait entendre, et l'attendrissement, et le recueillement que les temples du Seigneur inspirent s'emparent de l'ame en lisant la *Messiade*.

Klopstock se proposa, dès sa jeunesse, ce poëme pour but de son existence : il me semble que les hommes s'aquitteroient tous dignement envers la vie, si, dans un genre quelconque, un noble objet, une grande idée signaloient leur passage sur la terre ; et c'est déjà une preuve honorable de caractère, que diriger vers une même entreprise les rayons épars de ses facultés, et les résultats de ses travaux. De quelque manière qu'on juge les beautés et les défauts de la *Messiede*, on devroit en lire souvent quelques vers : la lecture entière de l'ouvrage peut fatiguer ; mais, chaque fois qu'on y revient, l'on respire comme un parfum de l'ame qui fait sentir de l'attrait pour toutes les choses célestes.

Après de longs travaux, après un grand nombre d'années, Klopstock enfin termina son poëme. Horace, Ovide, etc., ont exprimé de diverses manières le noble orgueil qui leur répondoit de la durée immortelle de leurs ouvrages : (1) *exegi monumentum ære perennius : et, nomenque erit indetebile nostrum.* Un sentiment d'une toute autre nature pé-

(1) J'ai érigé un monument plus durable que l'airain, . . . le souvenir de mon nom sera ineffaçable.

nétra l'ame de Klopstock quand la *Messiade* fut achevée. Il l'exprime ainsi dans l'ode au Rédempteur, qui est à la fin de son poème.

“ Je l'espérois de toi, ô Médiateur céleste !  
“ J'ai chanté le cantique de la nouvelle alli-  
“ ance. La redoutable carrière est par-  
“ courue, et tu m'as pardonné mes pas chan-  
“ celants.

“ Reconnoissance, sentiment éternel, brû-  
“ lant, exalté, fais retentir les accords de ma  
“ harpe ; hâte-toi ; mon cœur est inondé de  
“ joie, et je verse des pleurs de ravissement.

“ Je ne demande aucune récompense ;  
“ n'ai-je pas déjà goûté les plaisirs des anges,  
“ puisque j'ai chanté mon Dieu ? L'émotion  
“ pénétra mon ame jusque dans ses profon-  
“ deurs, et ce qu'il y a de plus intime en mon  
“ être fut ébranlé.

“ Le ciel et la terre disparurent à mes re-  
“ gards ; mais bientôt l'orage se calma : le  
“ souffle de ma vie ressembloit à l'air pur et  
“ serein d'un jour de printemps.

“ Ah ! que je suis récompensé ! n'ai-je pas  
“ vu couler les larmes des chrétiens ? et dans  
“ un autre monde peut-être m'accueilleront-  
“ ils encore avec ces célestes larmes !

“ J’ai senti aussi les joies humaines ; mon  
“ cœur, je voudrais en vain te le cacher,  
“ mon cœur fut animé par l’ambition de la  
“ gloire : dans ma jeunesse, il battit pour  
“ elle ; maintenant, il bat encore, mais d’un  
“ mouvement plus contenu.

“ Ton apôtre n’a-t-il pas dit aux fidèles :  
“ *Que tout ce qui est vertueux et digne de lou-*  
“ *ange soit l’objet de vos pensées ! . . .* C’est  
“ cette flamme céleste que j’ai choisie pour  
“ guide, elle apparôit au devant de mes pas,  
“ et montre à mon œil ambitieux une route  
“ plus sainte.

“ C’est par elle que le prestige des plaisirs  
“ terrestres ne m’a point trompé : quand  
“ j’étois prêt à m’égarer, le souvenir des  
“ heures saintes où mon ame fut initiée, les  
“ douces voix des anges, leurs harpes, leurs  
“ concerts me rappelèrent à moi-même.

“ Je suis au but, oui j’y suis arrivé, et je  
“ tremble de bonheur ; ainsi (pour parler hu-  
“ mainement des choses célestes), ainsi nous  
“ serons émus, quand nous nous trouverons  
“ un jour auprès de celui qui mourut et res-  
“ suscita pour nous.

“ C’est mon Seigneur et mon Dieu dont  
“ la main puissante m’a conduit à ce but à



“travers les tombeaux; il m’a donné la  
“force et le courage contre la mort qui  
“s’approchoit; et des dangers inconnus,  
“mais terribles, furent écartés du poëte,  
“que protégéoit le bouclier céleste.

“J’ai terminé le chant de la nouvelle  
“alliance; la redoutable carrière est par-  
“courue. O Médiateur céleste, je l’espérois  
“de toi.”

Ce mélange d’enthousiasme poétique et de confiance religieuse inspire l’admiration et l’attendrissement tout ensemble. Les talents s’adressoient jadis à des divinités de la fable. Klopstock les a consacrés, ces talents, à Dieu même; et, par l’heureuse union de la religion chrétienne et de la poésie, il montre aux Allemands comment ils peuvent avoir des beaux-arts qui leur appartiennent et ne relèvent pas seulement des anciens en vassaux imitateurs.

Ceux qui ont connu Klopstock le respectent autant qu’ils l’admirent. La religion, la liberté, l’amour, ont occupé toutes ses pensées; il professa la religion par l’accomplissement de tous ses devoirs; il abdiqua la cause même de la liberté, quand le sang innocent l’eut souillée, et la fidélité consacra

les attachements de son cœur. Jamais il ne s'appuya de son imagination pour justifier aucun écart; elle exaltoit son ame, sans l'égarer.

On dit que sa conversation étoit pleine d'esprit et même de goût; qu'il aimoit l'entretien des femmes, et sur-tout celui des françaises, et qu'il étoit bon juge de ce genre d'agrémens que la pédanterie réprouve. Je le crois facilement, car il y a toujours quelque chose d'universel dans le génie, et peut-être même tient-il par des rapports secrets à la grace, du moins à celle que donne la nature.

Combien un tel homme étoit loin de l'envie, de l'égoïsme, des fureurs de vanité, dont plusieurs écrivains se sont excusés au nom de leurs talents! S'ils en avoient eu davantage, aucun de ces défauts ne les auroit agités. On est orgueilleux, irritable, étonné de soi-même, quand un peu d'esprit vient se mêler à la médiocrité du caractère; mais le vrai génie inspire de la reconnoissance et de la modestie: car on sent qui l'a donné, et l'on sent aussi quelles bornes celui qui l'a donné y a mises.

On trouve, dans la seconde partie de la

Messiade, un très beau morceau sur la mort de Marie, sœur de Marthe et de Lazare, et désignée dans l'évangile comme l'image de la vertu contemplative. Lazare, qui a reçu de Jésus-Christ une seconde fois la vie, dit adieu à sa sœur avec un mélange de douleur et de confiance profondément sensible. Klopstock a fait des derniers moments de Marie le tableau de la mort du juste. Lorsqu'à son tour il étoit aussi sur son lit de mort, il répétoit d'une voix expirante ses vers sur Marie, il se les rappeloit, à travers les ombres du cercueil, et les prononçoit tout bas pour s'exhorter lui-même à bien mourir: ainsi, les sentiments exprimés par le jeune homme étoient assez purs pour consoler le vieillard.

Ah! qu'il est beau le talent, quand on ne l'a jamais profané, quand il n'a servi qu'à révéler aux hommes, sous la forme attrayante des beaux-arts, les sentiments généreux et les espérances religieuses obscurcies au fond de leur cœur!

Ce même chant de la mort de Marie fut lu à la cérémonie funèbre de l'enterrement de Klopstock. Le poète étoit vieux quand il cessa de vivre; mais l'homme vertueux

saisissoit déjà les palmes immortelles qui rajeunissent l'existence et fleurissent sur les tombeaux. Tous les habitants de Hambourg rendirent au patriarche de la littérature les honneurs qu'on n'accorde guère ailleurs qu'au rang ou au pouvoir, et les manes de Klopstock reçurent la récompense que méritoit sa belle vie.